

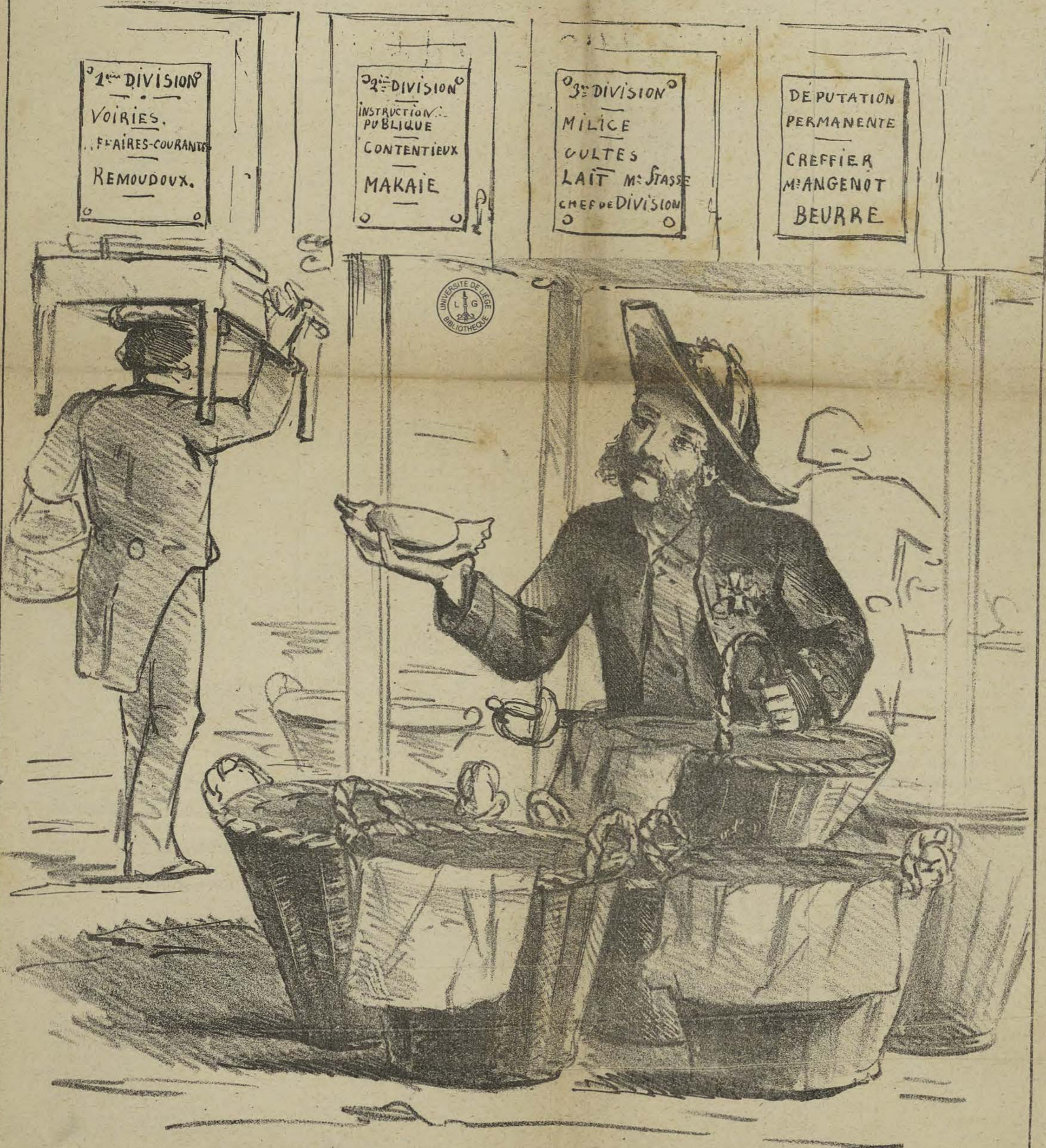
LE FRONDEUR

15 C^{MES} = LE N⁰

JOURNAL SATIRIQUE PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS



LA GRANDE LAITERIE LIÉGEOISE... COMMENT
LE GOUVERNEMENT PROVINCIAL FAIT SON BEURRE.



FÂT Y NIN DÈ BOÛR? MAKAIÉ NOS DAME?

ABONNEMENTS :
Un an fr. 5 50
Franco par la Poste

Bureaux :
2 - Rue de l'Étude - 12
A LIÈGE

Un vent de fronde s'est levé ce matin, on croit qu'il gronde contre...

LE FRONDEUR

Journal Hebdomadaire

SATIRIQUE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Il n'y a que les petits hommes qui craignent les petits écrits

ANNONCES :
La ligne fr. 25
RECLAMES :
Dans le corps du journal
La ligne » 1 »
On traite à forfait.

L'Esprit Liégeois.

J'en demande mille fois pardon à mes lecteurs, mais j'avais laissé passer, sans en servir quelques fines tranches, un article paru dans la Meuse, il y a quinze jours déjà.

Cet article, cependant, méritait de passer à la postérité. L'auteur, qui signe *Léo Diensis*, y fait cette découverte, assurément flatteuse pour nous, que les liégeois sont les gens les plus spirituels, les plus intelligents, les plus sensibles, les plus généreux et les plus indépendants du monde entier.

Rien que cela, mes enfants.
Et dire que nous ne nous doutions pas de tout cela.

On voit même souvent les Liégeois marchant dans la rue, commé de vulgaires mortels, sans paraître penser à ces qualités qu'en leur qualité de Liégeois pursang qu'ils possèdent depuis leur naissance.

On en voit même qui prennent de vulgaires bocks, voire même des émocratiques pekets, au lieu de s'abreuver de l'ambrosiaë laquellie ont incontestablement droit, en leur qualité d'immortels!

Comme la simplicité et la modestie s'allient bien à la véritable grandeur!

Mais, poussée plus loin, la modestie deviendrait évidemment de l'humilité. Aussi, je vais m'exprimer de manière à mon brave confrère de la Meuse, pour appeler l'attention de mes concitoyens sur les innumérables qualités qu'ils possèdent.

Je me bornerai pour cela à reproduire les passages caractéristiques de l'œuvre du bon *Léo Diensis*.

Voici comment il débute:

« Nous avons la mauvaise habitude de nous occuper beaucoup des étrangers. — Vous avez vu Paris, Monsieur? — J'ai vu Paris, la ville du plaisir, de l'esprit et des arts, unique dans le monde, originale entre toutes, le confluent du bon goût, de l'ironie fine et mordante, de toutes les qualités morales des Français. — Mais, de grâce, pourquoi cherchez-vous loin? Restons chez nous regardons-nous un instant nous-mêmes; osons rompre en visière à la vieille opinion. »

C'est clair, regardons-nous — sans rire si possible — et faisons un brin de géographie.

Paris n'est pas, comme on l'avait cru jusqu'à présent, située au confluent de la Seine et de la Marne. Non, c'est au confluent de l'ironie et du bon goût. Liège, de même, ne connaît pas le confluent de l'Orthe et de la Meuse, c'est également au confluent du goût et de la mordante ironie qu'elle se trouve.

Liège se trouve donc sous... pardon, sur Paris.

Si Paris avait la rue Grande Bèche et la façade du Gymnase, ce serait un petit Liège.

Mais, laissons *Léo Diensis* nous détailler nos nombreuses qualités:

« En haut comme en bas, le riche, et le pauvre, l'homme et l'enfant; partout l'aménité, je ne sais quelle délicatesse naturelle, développé, plus que dans toute autre de nos villes; chez le peuple surtout, un amour des arts étonnant: dans la jeunesse ouvrière, que de peintres, de sculpteurs, de musiciens aux heures de loisir! »

En haut comme en bas, en Pierreuse comme en Roture, le sentiment des arts est, en effet, développé d'une façon étonnante.

Je ne parlerais pas des peintres liégeois, qui sont plus Rubens les uns que les autres et sortent tous de la jeunesse ouvrière; mais les musiciens! Ainsi tenez, le frère de ma bonne, savetier de son état aux heures de travail, est, aux heures de loisir, un tuba étonnant.

Il est vrai que son métier l'a mis en rapport avec les cors...

« On croirait ce peuple, continue *Léo Diensis*, à la recherche continuelle d'un idéal de douceur et de jouissance paisible; son intel-

ligence plus précieuse, dirait-on, semble éloigner les plaisirs bruyants et arriver à la modération sans passer par eux.

« Les vraies joissances du peuple, dans cette ville, sont des plaisirs champêtres; les après-midi d'été, on les passe sous les gloriettes de verdure à Herstal et à Kinkempois, aux bords de la Meuse, à Saint-Maur, sur les hauteurs et dans mille autres coins ombragés; le soir, l'on danse sous la tente ou sous le regard des étoiles. »

Liège en Arcadie.

Léo Diensis et un grec: *Arcades Ambo!* Ou en laid.

Après le peuple, la « haute société. »

Allez, *Léo Diensis*:

« Dans les classes élevées, c'est une activité intellectuelle incessante; peu d'oisifs et aussi peu d'ignorants; plus qu'ailleurs on sait que noblesse et richesse ne dispensent pas; la fainéantise en col droit et souliers plats est mal venue; la pensée, voilà ce qui fait admettre en société où l'esprit de conversation (n'en déplaise aux Français) est vivant. Les femmes surtout savent causer; elles sont instruites et actives. (Comme c'est ça, ah mais vrai, c'est photographié.) »

« Une Liégeoise sur la plage, où tous les types sont réunis, est reconnue entre mille. »

Un liégeois aussi mon ami, se reconnaît entre mille. Sur la plage, comme en politique, c'est généralement un moule.

« J'ai peut-être eu la prétention, dit en terminant *Léo Diensis*, en intitulant cet article "Esprit Liégeois". Il serait difficile de le définir complètement. Je n'ai pu que présenter des observations qui doivent en suggérer d'autres et donner au lecteur plutôt un sentiment qu'un idée. »

« Je résume ces lignes en disant que Liège est une ville "libérale" dans le sens le plus large et le plus noble que l'on puisse donner à ce mot. »

« LÉO DIENSIS »

En résumé, Liège est une ville absolument digne d'éloges.

C'est ce qui explique pourquoi les journaux rédigés pour l'élément "conservateur" y font des affaires d'or.

En tous cas, il est une chose que *Léo Diensis* — par modestie évidemment — oublie de citer comme une éclatante preuve de l'esprit Liégeois.

C'est son article.

CLAPETTE.

L'Unanimité de la presse.

On a déjà eu souvent l'occasion de trouver ce que vaut — en politique — l'unanimité de la presse "libérale", dont le doctrinarisme faisait si grand état lorsqu'il s'agissait de soutenir qu'une réforme progressiste n'était pas réclamée par le pays.

Cette prétendue unanimité venait simplement de ce qu'un seul et même correspondant, donnant la note — et la copie — politiques à tous les journaux de province, ceux-ci, nécessairement, se trouvaient souvent être du même avis.

Eh bien, le croirait-on? cette unanimité se retrouve à Liège du moins, dans les parties non politiques du journal. En effet, les trois grands journaux de Liège ayant des reporters communs, il en arrive que, quand l'un d'eux fait une gaffe, c'est avec un ensemble touchant que les journaux de Liège — les grands s'entend — tombent dans l'erreur.

Le public, naturellement, voyant les trois organes "sérieux" de la ville (il est convenu qu'un journal à un sou ne peut être sérieux) raconter d'une façon identique la même bourde, on arrive à croire que c'est arrivé.

« Ça doit être vrai, dit-on. Tous les journaux le racontent! »

C'est surtout en matière judiciaire que cette unanimité de la presse est digne de la plus grande admiration.

Un greffier à la cour d'appel est, en cette matière, le souverain dispensateur des mani-

festations sympathiques ou antipathiques du "quatrième pouvoir".

C'est lui, en effet, qui communique aux trois grands carrés liégeois, les comptes-rendu de toutes les affaires correctionnelles.

Ce qui fait que quand le bonhomme se met (comme par exemple dans l'affaire du secrétaire communal d'une localité des environs) à démolir un prévenu, celui-ci est propre.

« C'est une franche canaille, tous les journaux l'ont dit. »

D'autre part, et c'est ici que l'injustice est la plus flagrante, le greffier en question peut fouiller dans les dossiers, prendre des renseignements confidentiels ou détaillés, que le vulgaire journaliste — pas greffier — ne peut se procurer; il en résulte que le bon greffier se rend ainsi indispensable à tout journal voulant être bien informé.

Or, comme ces petites triturations de dossiers ne peuvent se faire sans le consentement de la magistrature, la conduite de celle-ci — parfois peu digne d'éloges cependant — est toujours appréciée avec une respectueuse admiration.

Le président eut-il même présidé avec l'exquise urbanité et la suave justice d'un Leroux quelconque, il n'en serait pas moins "le magistrat qui a présidé avec énormément de tact et d'impartialité." »

Cette manière de procéder doit avoir une fin.

D'abord parce qu'elle fait penser à des témoins faisant eux-mêmes le compte-rendu des représentations dans lesquels ils chantent.

Ensuite, parce qu'on ne peut tolérer qu'un porte-robe — qu'il soit greffier ou conseiller à la cour — abuse des facilités que lui donnent ses fonctions pour faire du reportage dans des conditions qui rendent la concurrence impossible aux gens du métier.

Il parait que « ces bons juges » du tribunal correctionnel cherchent à connaître l'auteur de l'article du *Frondeur*.

Mettons que c'est moi. Et après?

CLAPETTE.

S'ils avaient été dedans.

Je parle de l'incendie du Palais de la Nation.

Tout de même, s'ils avaient été dedans — nos bons représentants!

Quel joli brasier, mes enfants.

Jamme, tout d'abord, aurait flambé comme une allumette.

Dupont serait fondu comme un lard.

Frère-Orban et Neef-Orban, pleins de gaz, auraient fait explosion.

Warnant se serait enflammé comme une buche.

Et tous les autres auraient suivi.

Que de discours inutiles cela nous aurait épargné! Peut-être le déficit aurait-il disparu du coup.

Enfin, ils ont malheureusement eu le temps de se sauver.

C'est à refaire.

La prochaine fois que je mettrai encore le feu, j'aurai soin de commencer par incendier les escaliers; comme cela, les représentants ne pourront descendre.

Il est vrai qu'ils sauteraient par la fenêtre.

Il y en a tant là-bas qui font si souvent le saut.

UN ANARCHISTE.

A coups de Fronde

A Bruxelles-port-de-Mer, un bel incendie a éclaté.

Le palais de la Nation a brûlé.

Le feu d'abord était petit, petit... comme un représentant doctrinaire devant M. Frère-Orban.

Seulement il n'y avait là ni pompes ni pompiers.

Le désastre est donc, en grande partie,

l'œuvre de l'administration communale de la capitale.

Seulement, c'est la « province » qui payera les pots cassés par les cruches « capitalistes. »

Les pompes ont commencé à fonctionner sérieusement quand presque tout était détruit.

On dit que M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, pourrait bien être renversé, à cause de ce fait.

Si le pauvre M. Buls a paru sans pompe à l'incendie, au moins ne tombera-t-il pas sans éclat — puisqu'il en a reçu un de bois dans l'œil.

A propos de cette « action d'éclat » je remarque que tous les journaux mentionnent des actes héroïques posés par les ministres.

M. Bara a sauvé une pendule.

M. Olin est resté le dernier dans la salle, (ce qui n'est pas malin puisqu'il n'y faisait rien).

Un autre ministre a sauvé la première médaille frappée à l'effigie de Léopold I^{er}.

Bref, on leur fait un succès d'héroïsme. Seulement, on oublie de citer les noms des pompiers tués ou blessés.

On a beaucoup remarqué que le roi a été à la hauteur des circonstances.

Toutes les feuilles publiques nous apprennent, en effet, « qu'il a fait prendre des nouvelles des blessés. »

Je me disais aussi: « en présence d'un pareil désastre, que va faire le roi? »

Il a fait prendre des nouvelles des blessés. C'est beau comme l'antique — et ça ne coûte rien.

Pour les incendies de Battincourt, Sa Majesté a été plus large. Elle a envoyé 500 francs.

Les journaux de toutes nuances s'extasient sur cet acte de générosité.

C'est d'ailleurs très chic.

Le roi touche à peu près, chaque année, un franc par habitant du royaume.

A Battincourt, il y a à peu près cinq cents incendiés, et en présence de ce désastre exceptionnel, le roi leur rend — cette année — ce qu'il en a reçu.

Ce désintéressement est sublime.

La Reine aussi a pris sa part des dangers.

Les journaux nous rapportent, en effet, que « S. M. la Reine a fait, en pony-chasse, le tour des bâtiments incendiés. »

Le lendemain de l'incendie, bien entendu, le peuple et notamment les familles des victimes apprendront avec bonheur que nos souverains prennent toujours part à tous les malheurs qui acablent la nation.

On sait que l'exemplaire original manuscrit de la Constitution a péri dans les flammes.

Puisqu'il faut tout de même l'écrire de nouveau, si on en profitait pour la changer un peu, hein!

CLAPETTE.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner le compte-rendu du débat qui eut lieu, devant l'aréopage d'Athènes, entre une jeune Lesbienne au nez voluptueux et un éphèbe élégant.

Ce sera pour la prochaine fois.

Correspondance.

A. Hil., Attendrai demain à midi le midi.

La salle des témoins.

(Il s'agit d'un procès en adultère avec entretien de concubine dans le domicile conjugal, le tout légèrement aspergé de vitriol, que s'intendent les époux Gigomard. Les tenants des deux parties causent à voix basse en se lançant des coups d'œil féroces d'une extrémité de la salle à l'autre.)

M. Berlucet. — C'est moi qui vous le dis: Clarisse est un ange et son mari le dernier des hommes!

M. Bouju. — Je ne suis pas fâché de ce que vous me dites là, puisque je suis cité

par la femme. Si ça avait été le contraire, ça m'aurait gêné dans ma déposition.

M. Berluret. — Votre petit boniment aux juges est préparé ?

M. Bouju. — Oh ! il ne sera pas long... Je ne sais absolument rien.

M. Berluret. — Comment ! Vous ne savez pas qu'Ernest débauchait toutes ses bonnes ?

M. Bouju. — Ecoutez donc, je n'étais pas là.

M. Berluret. — Mais c'est de notoriété publique. Pas plutôt entrée chez lui, paf ! un enfant dans les six semaines.

M. Bouju. — Ah ça ! il s'y prenait donc d'avance ? D'ordinaire les fruits de la luxure mettent plus de temps que ça à venir ?

M. Berluret. — Avant, pendant et après ! Un monstre de lubricité !

L'huissier (à la cantonade et très grognon). — Berluret !... Il n'est pas venu ?

M. Berluret. — Faites excuse, me voilà.

L'huissier. — Ce n'est pas malheureux ! Il y a deux heures que je vous appelle.

M. Berluret. — Si vous aviez pris la peine d'entrer dans la salle...

L'huissier. — Pas tant de raisons, le tribunal vous attend.

M. Bouju (reconnaissant M. Palaiseau). — Charmé de vous rencontrer. Par quel hasard ?...

M. Palaiseau. — Ne m'en parlez pas, ça me dérange assez. Mais quand il s'agit de démasquer un monstre, on me trouve toujours !

M. Bouju. — La conduite de Gigomard a donc été ?...

M. Palaiseau. — Parfaite ! Un véritable ange gardien !

M. Bouju (étonné). — Eh ben !... Le monstre ?

M. Palaiseau. — Vous le savez bien... cette gourmandine de Clarisse.

M. Bouju. — Vous m'étonnez.

M. Palaiseau. — Elle en a étonné bien d'autres ! Moi qui vous parle, si je n'étais pas ferré à glace sur les principes, j'y aurais passé comme vous, comme le premier venu.

M. Bouju. — Ah ! permettez !... Jamais Mme Gigomard ne m'a fait de l'œil.

M. Palaiseau. — Parce que vous avez la vue basse : ça vous aura échappé. Quand on pense que tous les commis de ce malheureux ont été subornés par cette Pénélope !

M. Bouju. — Pénélope ?... Je croyais...

M. Palaiseau. — Comme j'ai l'honneur... Et la tasse de vitriol jeté à la figure d'Ernest et reçu par un monsieur qui passait, est-ce assez épouvantable ?

M. Bouju. — En effet... pour le monsieur...

L'huissier. — Palaiseau ! Palaiseau !

M. Palaiseau. — Ah ! je vais en débiter sur le compte de la coquille !

L'huissier. — Palaiseau n'est donc pas là ?

M. Palaiseau. — Mais si parfaitement. Voilà quatre heures que je fais le pied de grue chez vous.

L'huissier (de plus en plus rogne). — Vous direz ça au tribunal... Mais venez donc ! Mais venez donc ! Pas par là ! C'est le water-closet... En face, on vous dit !

M. Palaiseau (à la cantonade). — Mais sapristi ! je ne suis pas l'accusé, moi ! Vous pourriez bien... (Sa voix se perd dans l'éloignement.)

M. Roquefeuille (abordant Bouju et lui serrant la main avec effusion). — C'est bien, cher monsieur, c'est très bien !

M. Bouju (surpris). — Ah !... vous trouvez ?

M. Roquefeuille. — Vous agissez en galant homme.

M. Bouju. — Oh ! pour ça, toujours !

M. Roquefeuille. — Après ce qu'elle a fait pour nous, c'est un devoir.

M. Bouju (cherchant à comprendre). — Peuh !... Ça dépend...

M. Roquefeuille. — Inutile de dissimuler avec moi ; je sais que vous l'avez aimée longtemps.

M. Bouju. — Qui ça ?

M. Roquefeuille. — Vous le demandez ?... Cette malheureuse Clarisse !...

M. Bouju. — Encore un qui croit !... Je vous jure qu'elle n'a jamais été pour moi qu'une connaissance agréable.

M. Roquefeuille. — Vous prenez les choses bien légèrement.

M. Bouju. — Comment, diable ! voulez-vous que je les prenne !

M. Roquefeuille (solemnellement). — Quand une femme a fait l'honneur à un homme d'oublier le sien pour lui, c'est bien le moins qu'il en soit reconnaissant.

M. Bouju. — Monsieur Roquefeuille, je vous jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que Mme Gigomard n'a rien oublié pour moi !

M. Roquefeuille. — Il serait possible ?... Elle me l'avait dit ; mais je refusais de le croire.

M. Bouju. — Vous aviez tort.

M. Roquefeuille. — Vous ne pouviez vous imaginer le plaisir que vous me faites par cet aveu.

M. Bouju. — C'est la pure vérité.

M. Roquefeuille (très ému). — Et moi qui l'accusais, qui lui reprochais sans cesse son affreux Bouju !

M. Bouju. — Merci !...

M. Roquefeuille. — Il ne faut pas m'en vouloir, puisque je vous supposais son amant de rechange.

M. Bouju. — Quelle folie !...

M. Roquefeuille. — La jalousie voit des monstres partout ! Pauvre ange ! Ai-je été assez injuste !

M. Bouju. — Alors... vous aussi ?

M. Roquefeuille. — Aussi, non... Ayant été le seul... Car du moment que vous m'affirmez ?...

M. Bouju. — Oh ! ça... Mais tout à l'heure Palaiseau prétendait que tous les commis de son époux...

M. Roquefeuille. — Une vipère, votre Palaiseau, une langue empoisonnée ! Je le répéterai à qui voudra l'entendre : Mme Gigomard est digne de tous les respects !

M. Belhomme. — Drôlement !

M. Roquefeuille. — Vous dites monsieur ?

M. Belhomme. — Je dis : drôlement qu'elle est digne de tous les respects.

M. Roquefeuille. — Oh ! insulter une femme dans la peine, quelle lâcheté !

M. Belhomme. — Il n'y a de lâches ici que ceux qui serrent la main du mari pour arriver à serrer... autre chose !

M. Bouju. — Messieurs, messieurs !

M. Belhomme. — Et le vitriol jeté sur un passant, c'est peut-être Ernest qui l'a fourni ? (Avec intention.) Vous m'entendez : Qui-l'a-tour-ni ?

M. Roquefeuille. — Oseriez-vous donner à entendre que je me serais chargé de ce soin ?

M. Belhomme. — Qui se sent morveux se mouche.

M. Roquefeuille. — Mais c'est une infamie !

M. Belhomme. — Quand on prend la femme du prochain, on est capable de tout !

M. Roquefeuille. — Eh ! qui vous dit que j'aie pris quelque chose à qui que ce soit ?

M. Belhomme. — Je viens de vous l'entendre raconter à Bouju.

M. Roquefeuille. — Il y a donc des mouchards ici ?

M. Belhomme. — Mouchard vous-même ! Mais soyez calme, dans ma déposition je ne vous manquerai pas.

M. Roquefeuille. — Vous auriez la scélé-ratesse ?...

M. Belhomme (ricanant). — Parfaitement !... Et Bouju me soutiendra.

M. Bouju (effaré). — Monsieur Belhomme, je vous en supplie, ne me mêlez pas à tous ces ragots !

M. Belhomme. — On vous fera déposer sous la foi du serment, et nous verrons si vous aurez l'audace de mentir à Dieu, à votre conscience, à la société tout entière !

M. Roquefeuille. — Misérable dénoncia-teur !

M. Belhomme. — Vieux Faublas dégomme !

M. Roquefeuille. — Canaille ! vil espion !

M. Belhomme (hurlant). — Ah ! tu atta-ques la vertu pour soutenir le crime ? Il t'en cuira, mon vieux !

L'huissier (entrant). — Vous n'avez pas bientôt fini de crier comme ça !... Allons, Roquefeuille, entrez donc !... Un instant... C'est Belhomme... A moins que ce ne soit Bouju. On s'y perd avec des entragés comme vous... Voyons, Bouju, entrez-vous à la fin.

Louis LEROY.

Conte lacrymatoire.

J'ai connu l'époque où il y avait encore des saints.

Et en ce temps-là on ne faisait pas tant « sa tête » qu'aujourd'hui -- on croyait tout bêtement à St-Nicolas, à St-Médard et à St-Nicolas. — Han-krouff vivait, c'était visible.

Le petit frère l'avait dit :

Où allait (j'ai vu des hommes barbus, à une sorte d'école gardienne) à l'école chez ces petits-frères là, recevoir un enduit de calcul mental, pimenté d'une paire de litanies, de trois notions de géographie vague, et d'un léger duvet d'astronomie populaire *dérisonnée* ! — Tant et si bien qu'à fin l'an toute la classe avait le premier prix de sagesse, une couronne artificielle et un diplôme — et on entrait dans la vie !

Les bonnes traditions se perdent.

Le siècle devient athée, il ne rit plus ! Aux jardins d'enfants on parle politique ; l'athénée est une pépinière de Don Juan, et les étudiants porteraient volontiers le casque ou l'armet de Naudrin s'ils savaient le plat à barbe plus chic, plus distingué !

L'enfant, devenu sceptique, sait que « St-Nicolas, c'est père et mère. » !

* * *

J'ai soulevé le velum du passé... je te lâche ! n'étant point de ces vieillards égoïstes qui parce qu'ils sont laids, parce qu'ils ont des rhumatismes ou des emplâtres, se mettent à geindre, à déplorer ce bon vieux temps ni plus ni moins que s'il s'agissait de l'âge d'or, et trouvent cette époque impossible, mau-vaïse, corrompue.

Non, lecteur, si j'ai ouvert ce vieux coffre qui a nom : « Ma vie d'enfance » c'est pour en tirer un souvenir exquis, un rêve char-mant qui m'apparaît dans le lointain comme un petit pierrot allègre et vivace !

J'avais un oncle, un petit homme nerveux qui prétendait connaître à fond l'humanité (il avait été garçon boucher), plus un frère, « qui va ai mieux qu'un cousin » et enfin ! le bouquet ! le lauréat ! la plus jolie cousine Qu'une tante eut porté jusque là dans ses flancs.

Il y avait sept années et une quarantaine qu'elle était sortie des dits flancs.

C'était tout ce que je possédais — j'avais neuf ans et mon frère sept... c'était abso-lument tout.

Nous disions toujours « l'oncle, donne-moi ça, l'oncle faites-moi ça » bien qu'un jour il nous eut fait remarquer, entre la poire et le fromage, qu'il nous tenait lieu de clairon avertisseur, père, mère, ancêtres et « fil guidant » dans le labyrinthe de l'existence.

« Dernière colonne du temple de votre famille, ajoutait-il, je vous aime — Jéro-boam du cidre ! »

Mon frère s'appelait Jéroboam — il apportait le cidre et volant faire de l'esprit, il s'écria « Bois ! nouvelle colonne du temple !... »

Mon frère fut rossé.

C'était chose ordinaire — à force d'être battus nous étions arrivés à l'apogée de ce grand art : barrer une pile.

Je vous épargne beaucoup de scènes de ce genre, ça n'a de charme, d'intérêt que pour les héros — aussi, le portrait de ma cousine — cet astre autour duquel nous gravitons, cette étoile qui en vertu de la grande loi du contraste, faisait pâlir nos splendeurs, et les agréments physiques dont nous nous piquions.

Sous l'adorable prétexte que nous étions trop grands, le jour de la St-Nicolas était un jour maigre — de contemplation ardente des « douceurs » d'autrui, une espèce de voyage sentimental à travers la ville, les boutiques, où nous allions nous régaler du spectacle, des « bouannas » — où les petits tambours nous donnaient dans l'œil — où nous nous pâmons d'aise devant un cor de chasse sur lequel nous nous avions amassé les plus douces illusions.

Dans notre candeur nous avions pris à la lettre cet aphorisme de mon oncle. « Je vous paierai ce cor ! » — Hélas ! ce n'était qu'un mouvement oratoire à lui, échappé un jour que nous lui avions donné notre tirelire... « dernière colonne... ! »

Un jour, un 6 décembre — ma cousine dévorait ses couques, nous, les yeux brillants de convoitise — nous les avalions du regard...

La grand-mère avait payé ces couques là, le père celles-ci, le parrain, cette poupée, la cousine germaine, ces dragées... nous n'avions rien payé !

Honteux ! Honteux !

J'eus un bon mouvement — j'appelle Jéro-boam : « Fais la caisse, je lui paye un « hoptjens. »

« Hoptjens » c'est un pâté à la crème fla-mandé.

Ma cousine les adorait, nous autres aussi. Ceperlant Jéroboam arrive ; pour sauver les apparences, il demande « si on n'a pas pour changer. »

Nous sortons ! la caisse se résume à un sous en nickel.

Il manque deux centimes pour le pâté. — Enfin ! On ne dira pas que nous sommes égoïstes ! De toutes nos économies, toutes nos épargnes, voilà ce qui surnage ! une obole ! eh ! bien nous la sacrifions ! Nous faisons fi de l'or ! Nous achetons le hoptjens.

Trouvez dans l'histoire romaine un trait plus grand !

Il manque deux centimes, je l'ai dit. Nous parcourons l'étalage.

« Prenons une pipe en chocolat, dis-je à mon frère.

« Y a de la couleur.

« Bon ! prenons un cigare alors. Nous payons !..

Mais voici un problème ! l'énigme du sphinx, les lettres éphésiennes !

A qui revient l'honneur d'offrir le cigare. Je suis le plus fort !... c'est à moi.

Mais plus nous approchons du logis, plus un pressentiment étrange me gagne, moins j'ai envie d'offrir « l'or et l'encens » à notre petite Jeanne !...

Voici le vestibule... la porte de la cham-bre... les dieux m'inspirent : « donne-le toi-même, » dis-je à Jéroboam.

Mon frère s'avance... l'œil brillant, il s'efforce d'être tout grâce. Nous sommes fiers... c'est sûr !

La cousine nous embrasse (sexe pervers !)

— Mon oncle approuve d'un œil, il rayonne ! il a tout l'air de dire : « je me reconnais là ! je les ai formés, c'est mon système... dernière clef de voûte des portiques de leur famille... »

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais voilà que notre adorable cousine croque le cigare... elle saigne !

Pour lors attrape à parer ! piles ! ta-loches ! bourrades pleuvent drues et serrées sur nous ! Nous gagnons la terre d'exil (cuisine de cave) et l'écho nous apporte encore des imprécations : « Nigauds ! grandes cannes ! nicaïses ! »

On s'empresse autour de Jeanne, blessée par un fil de fer.

Nous mangeons notre chagrin, nous ros-sons le chien qui n'en peut mais, nous rions, nous pleurons, nous gamladons ! Nous son-geons à l'injustice de ce monde, au fil de fer homicide, la charpente, le vertèbre du cigare, la source de notre infortune !

A la pensée de notre sacrifice si maigre-ment reconnu, le thermomètre de notre amour dans l'humanité et notre « fil guidant » descend à cinquante degrés sous zéro. Nous jurons de ne plus faire d'économie. Tout est bien qui finit bien.

L. HILARÈS.

NOS THÉÂTRES

Pavillon de Flore.

La *Fille du Tambour-Major* continue à y attirer, chaque soir, un public nombreux. On comprend aisément la vogue dont jouit ce charmant opéra-comique : sur un scénario amusant — quoique un peu touffu — et renfermant, de ci de là, des scènes d'une fort jolie venue, le divin Offenbach a brodé, d'une main légère, une musique allègre, facile, point prétentieuse, qui chatouille agréablement le tympan. L'orchestre met, à la traduire, des soins intelligents.

Rien à redire, non plus, aux décors et aux costumes : M. Ruth n'a, de ce côté, épargné aucun frais. Nous espérons qu'il sera largement dédommagé de ces sacrifices qui, pour n'être pas comparables à celui d'Abraham, ont cependant quelque prix. L'interprétation ne prête le flanc, également, à aucune critique amère. Tous les artistes *donnent* bravement et consciencieusement. M. Valot s'est fait une tête qui, par le toupet, rappelle un autre comédien, plus connu sur notre scène politique qu'au théâtre de la rue Surlin.

Mais, s'il est une chose profondément ridicule, c'est l'intrusion d'un étendard belge, substitué, lors du rappel final des inter-prètes, au drapeau français. Que l'intelli-gent directeur le sache : il ne se fut trouvé personne assez dénué de sens pour être froissé des applaudissements auxquels eut participé ce dernier emblème — qui, je crois, est bien celui que portent les troupes françaises. Pour lors, que vient faire, dans cette galère, notre drapeau, sinon crispier les nerfs ?

La *Brabançonne* achève l'ineptie com-mencée et vient fâcheusement gêner les im-pressions joyeuses qu'éveille une belle et amusante soirée.

Théâtre Royal.

On annonce décidément pour jeudi une reprise solennelle d'*Aïda*. Il paraît que cela sera superbe.

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

Directeur M. GALLY.

Bur. à 6 1/2 h. — Rid. à 7 0/0 h.

Dimanche 9 décembre 1883

La *Favorite*, grand opéra en 3 actes.

Galathée, opéra-comique en 2 actes.

Théâtre du Gymnase

Direction G. Rey de Blaye.

Bur. 6 1/2 h. — Rid. 7 0/0 h.

Dimanche 9 décembre 1883

Les *Fourchambault*, comédie en 5 actes.

Les *Vivacités du Capitaine Tite*, c. en 3 actes.

Théâtre du Pavillon de Flore

Direction Is. RUTH.

Bur. à 6 0/0 h. — Rid. à 6 1/2 h.

Dimanche 9 décembre 1883

La *Fille du Tambour-Major*, opéra comique en 3 actes et 4 tableaux.

Don César de Bazan, drame en 5 actes.

EDEN - THÉÂTRE

Direction A. Senn, b. d'Avroy, 94.

Bur. à 7 1/2 h. — Rid. à 8 0/0 h.

TOUS LES SOIRS

SPECTACLE VARIÉ

Succès sans précédent

Débuts de la famille Breyer, harpistes et lutistes virtuoses, de *Miss John Smith*, célèbre jongleur sur la boule et de la troupe des vélocipédistes américains, *Letiane*, composée de cinq personnes. Début de *M. Chemia*, comique en tous genres. Représentation de *Miss Hazella*, la charmeuse de pigeons ; chansonnettes par *M. Lemaire* et *Zelord* ; excentricité par le clown *Clément* et son fils ; orchestre.

Prix des Places : Réservées et Loges, fr. 1-75. — Premières fr. 1-00. Galeries, fr. 0-75.

Liège. — Imp. E. PIERRE et frère, r. de l'Écluse, 12.

LES 4 SAISONS

PAR

CHOT



LE PRINTEMPS



L'ÉTÉ



L'AUTOMNE



L'HIVER